

Grand Séminaire

842f.

lit

B 995

ex. 2

1576 — 1648

PIERRE DE MONTMAUR

LE PARASITE

PAR

ÉMILE FAGE



TULLE

IMPRIMERIE GRAUFFON ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE

10, rue du Fourret et place Saint-Bernard, 1

1881

EXTRAIT
DU
BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES LETTRES, SCIENCES ET ARTS
DE LA CORREZE

—
4^e Livraison 1881
—

Les premières années du xvii^e siècle sont remplies du nom, des équipées, des bons mots et des querelles de ce singulier personnage, qui mérita, par son savoir, d'être appelé *le Grec*, et, par son amour de la bonne chère, le *Parasite*. Le bruit qu'il a fait est bien effacé aujourd'hui. La plupart ne savent rien de sa vie. Il ne nous est guère connu que par la satire première de Boileau :

Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine,
Savant en ce métier, si cher aux beaux-esprits,
Dont Montmaur autrefois fit leçon dans Paris.

C'est sous cette forme du *Parasite* qu'il a passé à la postérité. Son nom n'éveille plus en nous que le vague souvenir d'une espèce perdue. Un trait de Boileau l'a fixé définitivement dans cette vile attitude et sous cette figure haïssable. Est-ce justice? Montmaur n'a-t-il été qu'un coureur de cuisines? Ne vaut-il pas mieux que sa réputation? C'est une étude qui a tenté Bayle. J'ose la reprendre après lui. Elle ne serait point facile, si l'exact et judicieux critique, qui entraînait dans le monde au moment où Montmaur en sortait, n'en avait rassemblé avec soin les matériaux. Il nous sera possible, grâce à lui, avec l'aide de quelques recueils et livres de l'époque, de remettre en son jour

cette physionomie originale, que ses contemporains ont obscurcie à plaisir, et de revoir, dans les traits principaux de sa vie, l'homme distingué et bizarre, qui fut tour à tour avocat, poète, marchand de drogues et professeur; que des vexations et des outrages de tout genre poursuivirent pendant la moitié de sa carrière; qui eut l'honneur de voir se former contre lui une coalition acharnée; et qui, bravement et spirituellement, sans écrire une ligne, avec le secours de sa seule langue, des plus doctes, il est vrai, et des plus affilées, tint tête aux meilleurs écrivains de son temps.

II

Les ennemis de Montmaur lui ont tout contesté, son nom, sa famille, son savoir, son esprit.

Nous trouvons, en effet, son nom orthographié de plusieurs façons : Monmor, Mommor, Monmaur, Mommaur, Montmor et Montmaur. On se donnait le malin plaisir d'équivoquer sur son nom, suivant un jeu d'alors auquel il n'était pas étranger, et, pour faire ressortir son obscurité, on affectait de le corrompre. Son véritable nom est Montmaur; il l'écrivait ainsi; c'est cette manière qu'a suivie Bayle et qui a prévalu.

On paraissait peu fixé, même de son vivant, sur le lieu de sa naissance. Les uns le disaient originaire du Quercy; les autres, de la Marche; d'autres ont soutenu qu'il est né dans le Bas-Limousin. À prendre au pied de la lettre les paroles d'une satire dirigée contre lui, il serait à croire que le Quercy lui a donné le jour. Si, d'autre part, nous consultons le *Barbon*, p. 162, de Balzac, l'origine limousine de Montmaur n'est pas douteuse :

Ne jactet nimis Auratum, cunas que Mureti :
Nobilis hunc quoque tam claris natalibus, asper
Eduxit pago Lemovix ; dein magna Tholosa
Civem habuit, proprium que tenet nunc máxima rerum,
Haud cedens dominæ formosa Lutetia Romæ.

Bayle, pour éclaircir cette question d'origine, s'adressa à M. Simon de Valhebert, contemporain de Montmaur, homme instruit, sachant beaucoup de particularités sur les écrivains de son époque, et qui, en relation avec l'abbé Bignon, pouvait trouver chez ce dernier des imprimés concernant notre personnage. Il retira, des recherches qu'il fit, l'assurance que Balzac était dans le vrai. Simon de Valhebert l'y confirma tout à fait, en lui rapportant que telle était l'opinion d'Etienne Baluze, et qu'il tenait du savant historien que Montmaur était son compatriote.

Pierre de Montmaur peut donc, à bon droit, figurer dans une galerie limousine. C'est à ce titre que je me propose de revenir sur sa vie. Il occupa trop ses contemporains, pendant près de vingt ans, pour ne pas intéresser un instant les nôtres.

III

Montmaur est né en 1576. Ses premières études révélèrent en lui les dispositions les plus heureuses. Il fit, de bonne heure, ses humanités chez les jésuites de Bordeaux ; puis, s'il faut en croire Balzac, se rendit à Toulouse, qui était un centre intellectuel des plus renommés, et où il ne manqua pas d'accroître ses connaissances. Il fut sollicité, à cette époque, d'entrer dans l'ordre des jésuites, qui offrait de grands avantages aux hommes de talent ; sa vocation le portait ailleurs. Il résista aux avances qui lui furent faites et se décida pour l'enseignement. Nous le trouvons

bientôt régent de collège à Périgueux. Il partit, peu de temps après, pour Rome, où il resta trois ans et enseigna avec succès la grammaire. Congédié à cause de sa mauvaise santé, Montmaur retourna en France ; et, comme son pécule était léger, il songea, dit-on, à réaliser quelque fortune, avant d'aller à Paris, et se fit marchand de drogues à Avignon, où, par ce moyen, il parvint à ramasser beaucoup d'argent. Il s'adonna ensuite à l'étude du droit et essaya du barreau qu'il ne fit que traverser. Les lettres étaient en honneur. Les grands seigneurs, les belles dames prenaient les poètes sous leur patronage, les dotaient et rendaient grassement. C'était tentant pour un esprit vif, ambitieux et orné. Montmaur se mit à composer des pièces légères, des anagrammes et des épigrammes, dans le goût du jour. Ses premiers essais furent bien accueillis, lui facilitèrent l'accès des cercles à la mode. Il vit bientôt s'ouvrir devant lui le salon du jeune Retz et celui de M^{lle} de Scudéry. Il devint le protégé de Richelieu. Il fit connaissance, aux mercredis de Ménage, des écrivains en renom, qui devaient tourner plus tard leurs talents contre lui.

Sa tentative poétique n'eut pas de suite. L'érudition convenait mieux à son genre d'esprit. Il aborda le haut enseignement, approfondit les Lettres anciennes, et acquit dans la connaissance de la langue grecque une autorité considérable. Ses lectures énormes, sa merveilleuse mémoire, l'abondance de ses citations, l'imprévu de ses saillies, le mordant de son esprit, le mirent en vogue. Les hommes de longue robe, amis et protecteurs des savants, très versés eux-mêmes dans les sciences, le recherchèrent, l'attachèrent à leurs maisons, dont il ne tarda pas à devenir un des familiers les plus écoutés et les plus amusants.

Malheureusement, Pierre de Montmaur avait un goût exagéré pour la facétie et la médisance : les auteurs les plus estimables n'échappaient pas à ses traits. On raconte qu'il manquait de respect, même

pour les gloires consacrées, se permettant de relever des bévues dans Scaliger et Saumaise et de les souligner d'un mot cruel. Ce Montmaur était, comme son contemporain Guy Patin, satirique depuis la tête jusqu'aux pieds. Les occasions ne lui manquaient pas d'exercer son esprit frondeur dans les salons où il était reçu. Il poursuivait particulièrement de ses railleries les faux savants et les méchants poètes. Son grand savoir le fit nommer professeur de littérature grecque au collège royal de Paris. Sa mauvaise langue attira sur lui un véritable ouragan de récriminations et d'invectives.

Les origines de la querelle sont demeurées obscures. Si Montmaur était malin, les beaux-esprits alors régnants ne supportaient pas qu'on discutât leur autorité et que même on ripostât à leurs railleries. Il était homme « à leur renvoyer le volant. » D'où est parti le premier coup de feu, et, comme on dit au Palais, quel fut le provocateur ? Nous l'ignorons. Toujours est-il que Montmaur le Grec donnait fortement prise aux représailles. Il avait, pour un homme de sa trempe, des faiblesses impardonnables. Le *Valesiana* rapporte qu'il était aussi avare que riche ; qu'il tenait registre des bonnes maisons de Paris ; qu'il s'était donné entrée chez tous les grands qui avaient table ouverte, et payait son écot en bons mots grecs et latins ; qu'après avoir bien bu et bien mangé, il se mettait, pour divertir ses hôtes, à médire de tous les savants tant vivants que morts, et qu'il n'y en eût pas un qui échappât à son coup de dent. Bien plus, ses hôtes mêmes n'étaient pas à l'abri de ses irrévérences ; il disait d'un financier ennuyeux, dont la table était très recherchée : « On le mange mais on ne le digère pas. » Montmaur aimait trop la bonne chère et la satire ; son coup de dent était à double fin ; il était gourmet, gourmand et méchant ; il se prodiguait sans mesure, cela est certain, aux fines cuisines de

Lutèce; si bien, qu'il finit par devenir le parasite en vue du *xviii^e* siècle, et que, lorsqu'on parlait du *Parasite*, tout Paris nommait Montmaur.

IV

Les gens de lettres qui occupaient l'attention publique, étaient Voiture, Sarasin, Balzac, Ménage, tous en possession déjà de la renommée, et d'une susceptibilité qui devenait redoutable, si l'on touchait à l'arche sainte de leur infailibilité littéraire. Ménage, aussi présomptueux qu'instruit, avait un amour-propre féroce. Balzac ne le cédait en rien à Ménage, et passait pour plus irritable encore. Le plus tolérant était Voiture; sa querelle avec Benserade n'en a pas moins enfanté des volumes; il était aussi violent que les autres, mais y mettait plus de forme.

C'est à ces personnalités éminentes, aux dieux mêmes du Parnasse, que Montmaur s'attaquait, avec le sans-façon des grands seigneurs qui l'accueillaient à leurs tables et l'autorité d'un homme érudit.

Ménage prit feu des premiers, sonna le tocsin et prêcha la croisade, dans une épigramme de cinq vers, qui convia les savants à prendre les armes contre leur ennemi commun. La République des lettres répondit à l'appel. Il s'en suivit une véritable levée de boucliers. On vit bien, à ce moment, que le jeu de Montmaur lui avait suscité des ennemis implacables. Il fut raillé, conspué, vilipendé et persécuté de la façon la plus outrageante. Les satires, les épigrammes, les poèmes burlesques sortaient de dessous terre. Les mots les plus grossiers, les épithètes injurieuses de Plaute, les caricatures, estampes et portraits, pleuvaient dru, comme grêle, sur notre Limousin. On avait résolu de l'écraser sous un monceau de libel-

les, et, de fait, la querelle prit des proportions héroï-comiques, dont tout l'Olympe retentit.

« Le ridicule, dit Bayle (1), à quoi l'on expose le pauvre Montmaur, toucherait les plus stupides ; car on y donne, pour le premier tome de ses ouvrages, un écrit intitulé : *Nemesis in maledicos calumniatoris Busbequii manes, ob convicia ab eo temerè, malignè, falsò, et contra jus gentium epistolæ XLII inserta adversus Augusta galliæ Parlamenta*, et qui ne contient que deux pages en prose. Le second volume contient de la prose et des vers. La prose consiste dans une lettre de trois pages, *amicissimo, doctissimo et suprâ sæculi fidem et morem candido, d. d. Maigne Ducis Frontiaci, parasito præceptoris* ; et le reste dans une élégie, dont le titre est plus long que la pièce, sur la mort d'Éléonor d'Orléans, duc de Fronsac, tué au siège de Montpellier. » Le même auteur doit à Simon de Valhebert d'avoir vu un livre réimprimé en Allemagne l'an 1665, et dont la première édition avait paru en 1622 ; il a pour titre : *Epulum parasiticum, quod eruditi conditores instructoresque car-Feramugius OEgid-Menagius, Jo. Franciscus Saracenus, Nic. Rigaltius et Jo. Lud. Balsacius bilarem epulantibus in modum, Macrino parasito grammatico, Gargilio Mamurræ parasito pædagogo, Gargilio Macroni parasito sophistæ, G. Orbilio Muscæ, L. Biberio Curculioni atque Barboni jucunde appararunt et comiter*. Ce recueil contient, paraît-il, les plus fortes satires qui aient paru contre Montmaur.

Sarasin combattait au premier rang. Le *Bellum parasiticum* est de lui. De Vion d'Alibray fit LXXIII épigrammes contre le Parasite. On a cité quelquefois celle-ci :

(1) Bayle : *Dictionnaire historique et critique*, article Montmaur.

Révérend père confesseur,
J'ai fait des vers de médisance.

— Contre qui ? — Contre un professeur.

— La personne est de conséquence.

— Contre qui donc ? — Contre Gomor.

— Eh bien, bien ! achevez votre *confiteor*.

Je ne sais qui a dit de lui, que, parasite et médisant, « il n'ouvrait la bouche qu'aux dépens d'autrui. »

Jamais on n'avait autant écrit de satires en prose et en vers, que contre Montmaur. Il en reste des recueils entiers. M. de Balzac, si grave d'ordinaire, se fit remarquer par la vivacité de ses critiques. Il consentit à prendre le ton de cette battue burlesque, se fit badin et commit le *Barbon*, un de ses derniers ouvrages, non des meilleurs. Ce poème fut suivi de deux autres, l'un intitulé : *Indignatio in theonem ludi-magistrum, ex jesuitam laudatorem ineptissimum Eminentissimi Cardinalis Valetæ*. L'autre est une lettre à M. de Bois-Robert, où il le prie d'attaquer Montmaur et de trouver bon qu'il encourage M. Feramus à une pareille entreprise.

Hadrien de Valois, qui faisait partie des conjurés avec Sirmond, l'abbé Le Voyer et quelques autres, explique ainsi, dans le *Valesiana*, la part qu'il eut à la querelle : « Je ne voulus pas être des derniers à prendre parti dans une guerre si plaisante. Je fis imprimer deux pièces latines de ce professeur, l'une en prose et l'autre en vers, avec des notes ; et, quoique ces deux pièces ensemble ne continssent que huit pages, je les divisai en deux tomes. J'ajoutai ensuite sa vie composée par M. Ménage, et tous les vers latins et français que je pus ramasser des uns et des autres ; auxquels je joignis quelques épigrammes latines que j'ai faites sur lui. Comme chacun prenait des noms de guerre, j'en fis de même et pris celui de *Quintus Januarius Fronto*. Ces trois noms me convenaient parfaitement : *Quintus*, parce que j'étais le cinquième

de mes frères ; *Januarius*, parce que je suis né dans le mois de janvier; et *Fronto*, parce que j'ai le front large et élevé. Ce livre fut imprimé à Paris en 1643, in-4°, avec ce titre : *Petri Montmauri græcarum litterarum professoris regii opera in duos tomos divisa, iterum edita et notis nunc primum illustrata à Quinto Januario Frontone.* »

Ces deux pièces fort rares, réimprimées par Hadrien de Valois, composeraient tout l'avoir littéraire de Montmaur, avec un in-folio assez mince, cité par l'abbé de Marolles dans son *Dénombrement des Auteurs*, contenant des devises et inscriptions en vers grecs et latins, mêlées d'allusions aux noms des personnes, et que Ménage appelait des *Montmaurismes*, parce que notre professeur excellait dans ce genre d'exercice.

Et même, ce léger bagage, est-il bien de Montmaur ? Examiné de près, il ne nous dit rien qui vaille, comme le bloc enfariné de la fable. Ce pourrait bien être un tour de la façon de Rominagrobis. Rien de moins prouvé, en effet, que l'origine de ces morceaux. On les porte d'autorité au compte de Montmaur. Ils sentent le fagot. Leur forme hétéroclite et leurs dimensions ridicules attestent suffisamment leur provenance, remplacent la marque de fabrique. La ligue des Auteurs avait recours aux supercheries les plus drolatiques et les plus éhontées pour arriver à ses fins. Ils s'excitaient et s'ingéniaient à bafouer, par tous les moyens imaginables, *l'ennemi commun*, tantôt le poursuivant de leurs quolibets, tantôt lui prêtant des rapsodies burlesques, dont le titre emphatique, et trois fois plus long que l'ouvrage, se terminait par un poème de quelques vers. C'est ce qui faisait dire à Bayle que le ridicule, auquel on exposa Montmaur, toucherait les cœurs les plus insensibles. Les prétendues compositions dont il s'agit méritent d'être rangées parmi les turlupinades sans nombre, qui furent mises à son actif, par dérision et pour lui faire pièce.

Les différentes satires publiées contre Montmaur ont été recueillies par Sallengre, sous ce titre : *Histoire de Pierre de Montmaur*, en deux volumes (1), avec une préface qui contient toutes les particularités que l'éditeur avait recueillies sur son héros ou qu'il avait reçues de la Monnoye. Le tome I^{er} renferme les pièces latines au nombre de quinze : *Macrini parasitogrammatica HMEPA*, poème de Ch : Feramusius; *Vita Gargilii mamurræ*, par Ménage; la *Gargilii Macronis parasito sophistæ metamorphosis*, du même auteur, le *Bellum parasiticum*, de Sarasin; *Montmori parasito sicophanto sophistæ apoxy-trapotheosis* (ou métamorphose de Montmaur en marmite); la *Metamorphosis parasiti in caballum*, par Remi, etc., etc. — Le tome II^e renferme les pièces suivantes : le *Testament de Goulou*, la *Requête de Montmaur au parlement*, l'*Anti-Gomor*, *Recueil des épigrammes*, de d'Alibray; le *Barbon*, de Balzac; et le *Parasite Mormon, histoire comique*, par l'abbé La Mothe le Voyer (2).

Nous empruntons à M. Bosvieux, le savant et regretté archiviste de la Creuse, la liste des plaisanteries les plus saillantes qui furent faites contre Montmaur :

CATALOGUE DES LIVRES DE M. MONTMAUR, CONSEILLER
DU ROY, GENTILHOMME DE SA CUISINE ET CONTRÔ-
LEUR-GÉNÉRAL DES FESTINS DE FRANCE.

Panégryrique de la S. Martin et des rois.

Examen et réfutation du livre de saint François-Xavier : Satis est domine, satis est.

Démonstration physique ou preuves que les

(1) *Histoire de Pierre de Montmaur*, la Haye, 1715, 2 vol. in-8^e, fig.

(2) *Biographie universelle*, de Michaud, article Montmaur.

peuples du septentrion ne sont pas plus robustes que ceux du midi, et ne les ont souvent vaincus qu'à cause qu'ils mangent davantage.

Traité des quatre repas du jour, leur étymologie ; ensemble une recherche curieuse sur la façon de manger des anciens, où il est prouvé qu'ils ne mangeraient couchés sur des lits que pour montrer qu'il faut manger jour et nuit, et que qui mange dort, ou que le véritable repos se trouve à table.

Commentaire sur le 5^{me} aphorisme d'Hypocrate où il est dit qu'il est bien plus dangereux de manger peu que trop ; ensemble une sommaire réfutation du passage qui porte que toute réflexion est mauvaise.

Opuscule non sceptique contre cette commune façon de parler : Les premiers morceaux nuisent aux derniers.

Démonstration mathématique, où l'auteur fait voir par la propre expérience de son ventre qu'il y a du vide dans la nature.

De la préexcellence du benedicite sur le laus deo.

Invective contre celui qui trouva le moyen de prendre les villes par la famine.

Apologie du père Goulu.

Prière à saint Laurent pour le mal de dents.

Apothéose d'Apicius.

Traité de toutes les marchandises dont on goûte avant de les acheter.

Commentaires sur les lois des XII tables.

De la louable coutume introduite dans l'Eglise de manger de la chair depuis la Noël jusqu'à la Chandeleur, avec une très humble supplication à N. S. P. le Pape de remettre la Chandeleur après Pâques.

Requête à M. le Lieutenant civil à ce qu'il lui

plaise faire défense aux cabaretiers d'avoir des plats dont le fond s'élève en bosse, ce qui est une manifeste tromperie.

Autre requête à nosseigneurs du parlement, tendante à ce qu'il leur plaise faire défense à tous faiseurs d'almanach, de prédire la famine, parce que cela fait mourir de peur (1).

V

Si les Coalisés s'en étaient tenus au persiflage, à d'ingénieuses moqueries, on ne saurait qu'en rire, et le jeu eût été de bonne guerre; s'ils s'étaient contentés de représenter Montmaur comme un affreux glouton, un odieux parasite, un sot, un fanfaron et un méchant, passe encore ! mais ils en vinrent à le traiter comme le dernier des hommes, à imaginer contre lui les scélératesses les plus calomnieuses ; ils l'insultèrent dans ses parents, dans ses sentiments domestiques ; ils prétendirent qu'il était bâtard, que sa mère menait publiquement, dans sa ville natale, une vie de prostituée ; ils allèrent jusqu'à affirmer que Montmaur était un meurtrier, qu'il avait été emprisonné pour cause d'homicide. Nous donnons la pièce où se trouve cette accusation, fausse de tout point, qui passa pour telle aux yeux de ses contemporains, et qui fut de toutes pièces forgée par l'imagination de ses persécuteurs :

Quoique ce soit, le Parasite
Est mieux traité qu'il ne mérite,
On ne luy peut faire d'ennuy ;
Métamorphoser sa personne
En Loup, en Porc, en une Tonne,
C'est encore trop d'honneur pour luy.

(1) Archives de Limoges, manuscrits de Bosvieux.

Qu'il le soit en une Marmite,
En Tournebroche ou Leichefrite,
En Perroquet, en un Corbeau,
C'est une grâce très visible ;
Le bien façonner n'est possible
Qu'aux poids délicats d'un Bourreau

Aussi ce Messer Cicophante,
Pour monstrier que c'est son attente,
Fit l'autre jour un joli tour,
Cassant d'une bûche flottée
La lourde calotte esventée
Du gros *janitor* de Boncoûr.

Mais ce grand chercheur de lipée
N'eust plutôt fait cette équipée,
Qu'il se vit absous du péché :
Car il reçut telle mornifle
Sur son gros museau qui renifle
Que son œil en resta poché.

Et qui pis est, dame Justice
Pour chastier son maléfice,
Grippant ce Cuistre en triste arroy,
Les pieds nuds, un torchon en tête,
Conduisit cette masle bê'e
Dans la noire maison du Roy.

Tous ses compagnons de cuisine,
Et ceux qui craignent la famine,
S'opposent à sa liberté,
Criant partout que sa présence
Sans doute affamera la France
Et qu'elle a causé la cherté (1).

Cette pièce donne une idée de la guerre faite à Montmaur, des inepties qu'on débitait sur son compte, des calomnies dont il était l'objet. On lit, au recueil d'Hadrien de Valois, une ode latine *ad Balsacium*, portant que Montmaur, coupable d'avoir tué le portier

(1) *Eloge historique du sieur Gomor*, au recueil d'Hadrien de Valois.

du collège de Boncour, n'échappa à la corde que par le moyen de l'argent qu'il donna à ses juges.

La diffamation avait ses coudées franches, ne s'arrêtait devant aucune considération, se renouvelait dans les inventions les plus viles, dénonçant tour à tour, en Montmaur, un assassin, un bâtard, un faussaire, un parjure, et le chargeant par surcroît d'habitudes abominables :

Jadis dans un fameux procès
Dont il eut un honteux succès,
Il appela d'une sentence
Qui n'espargnoit que la potence,
Quand, de tout point, il eut esté
Convaincu d'une fausseté ;
Car il émettoit de nature
Toute sorte de signature,
Et gagna tout en jugement
Quand il ne tint qu'à son serment.
Il eut d'autres vices encore
Que je tairai, car je l'honore.
L'on dit que son valet un jour
L'accusa de la sale amour,
Imputant à ce parasite
Le crime d'être s..... (1).

On se demande comment de pareilles abominations pouvaient impunément se produire. Elles ne reposaient sur rien. Les libellistes, lancés à fond de train, ne savaient plus où s'arrêter. Ils ne regardaient ni à la qualité des engins de guerre ni à l'honnêteté des procédés. Plus l'invention était monstrueusement absurde, plus elle avait de mérite à leurs yeux. Tous les avantages étaient de leur côté. Ils étaient Légion, il était seul ; ils étaient à ses trousses, menant un sabbat de tous les diables, et lui à ses livres ou à ses soupers ; les presses de Paris et de l'étranger multi-

(1) *Histoire de la vie et de la mort du Grand Mogor*, pp. 29-36.

pliaient leurs pamphlets; l'indifférent Montmaur n'a pas fait imprimer un quatrain. Aussi, l'ont-ils assez criblé, sans scrupule et sans crainte, de leurs flèches empoisonnées ! Ils accusaient, accusaient, accusaient, comme l'abbé Trublet compilait. Voilà le côté odieux de la campagne des Auteurs.

On peut être riche, avare, vantard, médisant et gourmand, sans mériter la potence. Pierre de Montmaur fut tout cela ensemble, je le veux bien ; mais ses ennemis n'avaient-ils rien à se reprocher ? Tout le mal venait-il de lui ? Ses défauts et ses vices n'étaient-ils pas, dans une large mesure, ceux de son temps ? Voiture était bien plus riche que lui, possédait seize mille livres de revenus et de places pour ne rien faire ; de quoi, certes, soulever la bile des envieux. S'il valut mieux que Montmaur, pour l'usage qu'il fit de sa fortune, il valut beaucoup moins comme fils, se montrant humilié de sa basse extraction et rougissant en public de son père le cabaretier ; ce qui faisait dire au maréchal de Bassompierre : « Le vin, qui fait revenir le cœur aux autres, fait pâmer Voiture. » Le lot de Ménage, dix mille écus de rente, n'était pas à dédaigner ; il se vengea sur Montmaur de n'avoir su plaire ni au cardinal de Retz, ni aux gens de son entourage, ni à l'Académie, ni à mesdames de La Fayette et de Sévigné. Quant à Sarasin, que le prince de Conti avait éconduit à coup de pincettes, il aurait dû ne pas oublier que son père était le parasite en titre du trésorier des fermes à Caen. Le grave historien Mézeray était le type accompli du parfait avare ; on trouva à sa mort, sur les rayons de sa bibliothèque, derrière les livres, une quantité de piles d'écus. Chapelain était d'une avarice si sordide, que, pour ménager ses serviettes, il essuyait ses mains à un balai de jonc. Malherbe riche demandait l'aumône, un sonnet à la main ; sa chambre était si misérablement meublée qu'il ne recevait ses visiteurs que les uns après les autres ; il criait à ceux

qui étaient à la porte : « Attendez, il n'y a plus de sièges. » On n'a jamais considéré, que je sache, le cas de ces personnages comme pendable. La querelle des Écrivains au xvii^e siècle démontre surabondamment que la médecine était un art, dont Montmaur n'eut pas le monopole. Le savant Naudé fit tout un livre contre les libelles. Enfin, pour ce qui est de la bonne chère, le péché de gourmandise était alors bien porté et n'a pas, croyons-nous, passé entièrement de mode. Les contemporains de Rabelais et de Saint-Amand aimaient la table. De Balzac et Voiture, qui houspillaient le Parasite, avaient son faible pour les diners fins et les festins somptueux. Voiture écrivait, un jour, à Costar qui revenait d'une visite chez son ami de Balzac : « M. de Balzac n'est pas moins élégant dans ses festins quedansseslivres; il est *magister dicendi et cœnandi*; il a un certain art de faire bonne chère, qui n'est guère moins à estimer que sa rhétorique, et, entre autres choses, il a inventé une sorte de potage que j'estime plus que le panégyrique de Pline et que la plus longue harangue d'Isocrate. » Je ne crois pas que Montmaur, dans ses plaisanteries hyperboliques, soit allé plus loin. Tous ces gens de lettres se valaient en somme, étaient frappés du même mal, comme les animaux de Lafontaine; ils s'engraissaient à l'envi, les uns et les autres, dans le commerce des grands et passaient leur temps à s'en disputer les faveurs; de telle sorte que la fameuse guerre des auteurs pourrait bien n'avoir été dans le principe, pour employer un mot du marquis de Bièvre, qu'une *batterie de cuisine*.

Bayle, qui ne se contente pas d'affirmations sans preuves, relève un fait unique, à la charge de Montmaur, pour montrer les hableries du célèbre professeur; et encore y ajoute-t-il ce correctif, que le fait en question prouve du même coup la fausseté du conte qu'on publia contre lui. Voici l'anecdote : — le professeur expliquait un jour, chez M. le Chancelier, un passage

des épîtres de saint Paul; à l'appui de son interprétation, il invoqua l'autorité d'Hesychius, de Strabon et de Pausanias. Nicolas Bourbon, qui était présent, eut la curiosité de contrôler les allégations du savant et de consulter les auteurs cités par lui. Il passa donc dans la bibliothèque du Chancelier, prit les livres des trois auteurs, qui lui donnèrent raison, et revint les déposer sur la table, devant Montmaur, qui demeura convaincu d'avoir cité à faux et fut obligé de confesser son erreur. Cet incident fut célébré dans le quatrain suivant :

Montmor, c'est fait de ta mémoire,
Tu bronches sous le vieux Bourbon ;
Tous tes auteurs te font faux bond,
Si tu n'as recours au grimoire (1).



On répandit, à ce propos, le bruit que M. le Chancelier, outré de sa conduite, lui avait interdit l'entrée de sa maison; Feramus fut de ceux qui contribuèrent à le propager par le récit qu'il en fit dans un poème. Ce bruit était sans fondement, et c'est la fausseté de ce conte qui est signalée par Bayle.

M. Weis, dans un article sur Montmaur (2), ajoute que le professeur du collège de Paris ne retira aucun fruit de la leçon que Nicolas Bourbon lui avait infligée et qu'il continua, comme devant, à dissenter dans les salons de Paris. « Il s'y trouvait, dit-il, sans doute plus à son aise que dans sa chaire; car il se dispensait de faire ses leçons sous les plus légers prétextes. On lui en fit des reproches, et il annonça, par une affiche pleine de forfanterie, qu'il expliquerait publiquement *Hesychius*, au collège de France, tous les jours non fériés, à 7 heures du matin. Le choix d'une heure, où il était presque certain de n'avoir point d'audi-

(1) *Nicolaus Borbonius epistola V ad Claudium memmum avoncium*, p. 471.

(2) *Biographie universelle*, de Michaud.

teurs, fut un sujet de railleries, qu'il supporta, dit-on, avec un merveilleux sang-froid. »

Il est de fait que le sang-froid de Montmaur ne se démentit pas un instant, dans le rude assaut qu'il eut à soutenir. Ses adversaires en étaient exaspérés. Il laissait passer, avec une indifférence méprisante, le torrent d'injures lâché sur lui, ne prenant sa revanche, *unguibus et rostro*, qu'en petit comité, aux soupers de ses amis, et n'ayant nul souci de se mettre sous la protection de messieurs du Châtelet.

Quelqu'un lui ayant dit que Ménage l'avait métamorphosé en perroquet : « Bon, dit-il, j'en manquerai ni de vin pour me réjouir, ni de bec pour me défendre. » Et, comme on louait devant lui cette métamorphose : « Ce n'est pas merveille, reprit-il, qu'un grand parleur comme Ménage ait fait un bon perroquet. »

VII

Son attitude dédaigneuse et son parti pris de ne pas s'émouvoir de la licence de ses détracteurs finirent par en triompher. Une réaction équitable se fit en sa faveur : les plus acharnés de ses calomniateurs en vinrent à atténuer ou à désavouer leurs excès de langage.

Balzac, dans la préface de son *Barbon*, ne crainait pas de dire que l'objet qu'il s'était proposé était chose vague et sans but défini, que son parasite était de pure invention : « C'est un spectre et un fantôme de ma façon, un homme artificiel que j'avais fait et organisé ; et par conséquent n'étant pas de même espèce que les autres hommes, et n'ayant pas un seul parent dans le monde, personne ne pouvait prendre part à ses intérêts ni se scandaliser de ses infamies. »

Ménage, blâmé à cause de la violence de ses

satires, s'excusa sur cette raison que leur objet était imaginaire; qu'il avait prétendu écrire non la vie d'un parasite particulier, mais le caractère même du parasite par des traits d'invention. Bayle rapporte cette singulière excuse et ne peut s'empêcher de faire la réflexion, qu'invoquer un pareil prétexte, c'était vouloir se justifier par un mensonge.

Le célèbre critique voulut du reste en avoir le cœur net, voir les choses de près, juger le procès sur pièces, ne pas s'en tenir aux allégations des parties en cause. Il était bien placé pour cela. Les contemporains de Montmaur vivaient encore. Les documents et les témoignages ne manquaient pas à ce moment. L'impartial écrivain procéda à une sorte d'enquête. Nombre de personnes de mérite s'étaient déclarées pour la victime, avaient condamné le déchainement des persécutions dont elle avait souffert; il fallait les entendre.

Bayle cite M. le président Cousin qui, dans le *Journal des Savants*, du 11 août 1692, n'hésite pas à qualifier d'injurieuses les satires dirigées contre Montmaur. « Entre les poésies que M. Ménage composa en ce temps-là, il y en eut deux, qui firent beaucoup de bruit : l'une fut la *Métamorphose du pédant parasite en perroquet*; il entendait sous ce nom un professeur en langue grecque, contre lequel plusieurs autres poètes s'étaient déchainés, et qu'ils avaient déchiré de gayeté de cœur par des satires injurieuses et inhumaines; l'autre fut la fameuse *Requête des dictionnaires*. »

M. Vigneul-Marville porte sur son compte un jugement, qui réduit à néant les imputations des faiseurs de libelles et met en son vrai jour la personne de Montmaur : « Le professeur Montmaur n'était pas un homme aussi méprisable que la plupart le croyent. C'était un fort bel esprit, qui avait de grands talents; les langues grecque et latine lui étaient comme naturelles; il avait lu tous les bons auteurs de

l'Antiquité; et, aidé d'une prodigieuse mémoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisait des citations très heureuses de ce qu'il avait remarqué de plus beau. Il est vrai que c'était presque toujours avec malignité; ce qui excita contre lui les fureurs de ceux qui étaient les objets de ses plaisanteries. Avec ce génie, il s'introduisait facilement chez les personnes de qualité qui aimaient les joies du Parnasse. L'avarice le gâtait, car il avait du bien dont il n'usait pas; et il recherchait trop la bonne chère. » C'est Vigneul-Marville qui raconte qu'un des plus grands chagrins de Montmaur fut de voir les MM. Dupuy entrer dans la cabale des Auteurs et lui refuser l'entrée de leur cabinet, qui était le réduit des plus honnêtes gens de Paris. « Ces messieurs, graves comme des Catons, prenaient les sciences du côté de leur plus grand sérieux et n'entendaient pas raillerie. Il aurait mieux valu faire un solécisme au nez de l'Université que de se relâcher à turlupiner en leur présence (1). »

Des Catons, si près de Clément Marot, de la princesse Marguerite et de *messer Alcofribas*, il faut bien le croire puisque Vigneul le dit; mais quelles bêtes curieuses! Il y avait, en ce temps-là, à Paris, bon nombre de savants; et l'histoire rapporte que moult ils s'esbaudissaient des gaudisseries et turlupinades qui faisaient pâmer les Dupuy. J'estime que la coterie des Auteurs ne fût pas étrangère à l'aventure de Montmaur, et que, si la porte du fameux cabinet se ferma sur lui, le bonhomme Ménage était derrière et poussa le verrou.

Le père Vavasseur, qui était une autorité, et des plus difficiles, célèbre par ses démêlés avec Nicole et le père Rapin, grammairien très solide, sachant du grec et du latin autant qu'il est possible à un homme d'en connaître, auteur de quelques livres d'épigrammes

(1) Vigneul-Marville : *Mélanges d'histoire et de littérature*, p. 38.

latines, apprécie Montmaur comme Vigneul-Marville. L'opinion de ces critiques a d'autant plus de poids qu'elle s'exprime avec plus de réserve et tient compte des qualités comme des défauts. Le père Vavasseur ne cherche ni à surfaire ni à rabaisser Montmaur; s'il reconnaît ses mérites, il ne dissimule pas ses faiblesses. Il fait l'éloge de son érudition et de ses talents, et condamne « les auteurs qui le déchirent avec tant d'emportement et aussi les magistrats qui tolèrent cette licence. »

L'abbé de Marolles, écrivain, honnête, qui avait beaucoup connu notre personnage, prononce, en méchants vers, une sentence toute à son avantage :

Montmaur, nommé le Grec, eut la mémoire heureuse;
C'était un savant homme, et l'on fit sans sujet
Contre lui force vers, qui plurent en effet;
Mais son âme contre eux se montra généreuse (1).

Il ne nous reste, pour terminer cette instruction rétrospective, qu'à signaler les conclusions auxquelles l'auteur du *Dictionnaire historique* s'est arrêté; elles justifient Montmaur des infamies dont il fut l'objet, ne le lavent pas des justes reproches qu'il encourut et lui rendent pleinement justice pour ses qualités : — « Il me semble qu'on peut dire, sans se tromper, que cet homme-là n'était pas à beaucoup près aussi méprisable qu'on le représente. Il aimait trop la bonne chère; il allait manger chez les grands plus qu'il n'eût fallu; il y parlait avec trop de faste; je n'en doute point, mais si la fécondité de sa mémoire, si la lecture, la présence d'esprit ne l'eussent rendu recommandable, aurait-il eu tant d'accès chez M. le Chancelier, chez M. le président de Mesme, et aussi auprès de quelques autres personnes émi-

(1) L'abbé de Marolles : *Poème des gens de lettres*, p. 37.

nentes et par leur rang et par leur bon goût et par leur érudition. Gardons-nous bien de prendre pour un fidèle portrait les descriptions satiriques que l'on fit et de sa personne et de ses actions. Les meilleurs poètes, les meilleurs esprits du temps se donnèrent le mot et conspirèrent contre lui ; et ils tâchèrent de renvies les uns sur les autres pour le tourner en ridicule, de sorte qu'ils inventèrent une infinité de fictions ; il faut donc prendre cela pour des jeux d'esprit et des romans et non un narré historique. »

Tel est le jugement de Bayle ; je le place en regard du mot de Boileau. L'auteur des *Satires*, jeune alors, presque à ses débuts, fit d'une pierre deux coups, sacrifiant ensemble à son humeur de moquerie, le professeur Montmaur, dont il ne vit que le vilain côté, et, qui pis est, le brave Pelletier, un fort honnête homme, malheureux et pauvre, mais supportant sa misère avec dignité et n'allant jamais manger chez personne.

Bayle s'étonne, en un passage, que les suppôts de l'Académie des arts de la Faculté de Paris n'aient pas pris le fait et cause du professeur, ne se soient pas jetés dans la mêlée pour secourir un collègue indignement calomnié. Les circonstances expliquent jusqu'à un certain point cette défection : le signal de la révolte fut si bien donné, la prise d'armes si prompte et si unanime dans le camp des lettrés, si importante par la qualité des chefs qui la menèrent, qu'on peut en induire sans témérité qu'une sorte de panique gagnât les amis de Montmaur, leur fermât la bouche. Ajoutons à ce sentiment tout personnel des raisons de réserve et de prudence d'un ordre différent, le désir de ne pas engager le Corps de l'Université en une aussi furieuse querelle, et, qui sait, peut-être aussi un secret mouvement d'envie à l'endroit d'un confrère, dont la renommée de savoir n'était pas sans leur faire ombrage.

VIII

Tout compte fait et tout bien pesé, la croisade contre le Parasite fait peu d'honneur aux écrivains qui l'entreprirent. Presque tous s'y montrèrent au-dessous d'eux-mêmes. Il n'est pas resté de cette dispute fameuse une œuvre recommandable. Voiture lui-même, si poli d'ordinaire, ingénieux et spirituel, perd ses avantages dans une bagarre où il n'y a place que pour des grossièretés ; après l'avoir lu, on est tenté de redire à ce fils de marchand de vin le mot qui échappa à une limousine d'esprit, M^{me} Des Loges, un jour qu'il jouait aux proverbes avec elle : « Perceznous en d'un autre ; celui-là ne vaut rien. » Le *Barbon*, œuvre inférieure, ne sent pas son Balzac ; Costar, qui a passé sa vie à défendre son ami, ne put s'empêcher de le reconnaître : *Et aliquid non satis politum et accuratum, et, ut dicam, non satis Balsacianum*. Le *Bellum parasiticum* de Ménage, écrit en prose, entremêlé de citations de vers détournés de leur sens, est l'œuvre d'un esprit fin, mais aigri, vaniteux et injuste par parti-pris. On a vraiment peine à concevoir que tout le Parnasse d'alors se soit acharné ainsi, contre un seul homme, dans une guerre violente, ridicule, disproportionnée, sans profit pour personne, sans honneur ni éclat, et où le scandale tint lieu d'esprit.

Il est juste de dire, à la décharge des hommes de talent qui se fourvoyèrent dans cette galère, que tous les esprits, à ce moment, étaient surexcités et en l'air, que l'atmosphère était chargée d'électricité, qu'on écrivait entre la Ligue et la Fronde. Le vent soufflait, de toutes parts et dans tous les mondes, aux disputes. Ce n'étaient pas seulement les gens de lettres qui

étaient aux prises ; les médecins et les chirurgiens se déchiraient à belles dents. Une guerre à mort divisait médecins et apothicaires. Les théologiens se dévoraient entre eux. Les grammairiens se lançaient leurs grimoires à la tête, comme dans le *Lutrin*. Un simple sonnet de Voiture à Uranie suscita la querelle des *jobelins* et des *uranistes*, qui brouilla la société du temps, et à laquelle prirent part, dans des partis opposés, la duchesse de Longueville et le prince de Conti. Le père Vavasseur rompait des lances, dans un camp voisin, avec l'évêque Godeau ; et Ménage, en batailleur émérite, cherchait chicane à tout le monde. Enfin, pour en finir avec ces exemples de disputes mémorables, citons une des plus célèbres, celle de Costar et de M. de Girac, à propos des ouvrages de Voiture. On ne saurait s'imaginer aujourd'hui quelle place ces querelles occupèrent dans la société du *xvii^e* siècle. Elles prenaient l'importance d'affaires d'Etat. On raconte que M. de Girac fut sur le point de voir sa propriété mise au pillage par un capitaine qui, passant par là, le menaça de loger ses gendarmes dans son village, s'il continuait ses attaques contre Voiture. Il fallut l'intervention du lieutenant civil pour mettre fin à la controverse. Dans la querelle des doyens et docteurs régents de la Faculté de Paris contre le premier gazetier de France, Renaudot, il n'était question de rien moins que de livrer au bourreau ce fripon à la semaine, *nebulo hebdomarius*. Telles étaient les aménités à l'ordre du jour. Il ne paraît pas que les contemporains, en général, s'en émussent outre mesure et en fissent plus de cas qu'il ne convenait. Toujours est-il que Montmaur, pendant tout le temps que l'orage gronda, ne baissa ni la tête ni le caquet.

Furetière parle des *infortunes* de Montmaur sur un ton de plaisanterie qui ne permet pas de les prendre au sérieux (1) : « Le plus malheureux ce fut Mont-

(1) *La Nouvelle Allégorique*, p. 101.

mort, chef des Allusions, et qui avait aussi un régiment entretenu chez les Equivoques. Il fut livré à Ménage, juge sévère et critique, qui rechercha sa vie de bout à autre, et lui fit un procès sur chaque action. Après l'avoir convaincu de plusieurs crimes, il le condamna à être passé par les armes poétiques préalablement appliquées à la *berne ordinaire*. Il fut même son parrain et lui tira son premier coup; ensuite tous les autres scavants y allèrent à la file. » Qu'est-ce donc que cet affreux supplice? La grandeur du châtiment nous édifiera sans doute sur la noirceur des crimes imputés à Montmaur; écoutons Voiture (1) : « Mademoiselle, je fus berné vendredi après diner, pour ce que je ne vous avais pas fait rire dans le temps que l'on m'avait donné pour cela, et madame de Rambouillet en donna l'arrêt..... J'eus beau crier et me défendre, la couverture fut apportée, et quatre des plus forts hommes furent choisis pour cela. Ce que je puis vous dire, mademoiselle, c'est que jamais personne ne fut si haut que moi, et que je ne croyais pas que la fortune me dût jamais tant élever; à tout coup, ils me perdaient de vue et m'envoyaient plus haut que les aigles ne peuvent monter. » Telle est l'explication donnée par Voiture dans sa lettre dite de la *berne*. Ces plaisanteries, très en vogue dans la société polie de son temps, ne seraient guère de mise dans la nôtre. Il en reste pourtant quelque chose, de moins aristocratique, et d'approprié aux jeux de pensions ou de casernes. La berne dégénérée s'appelle de nos jours la *brimade*. Rien de nouveau sous le soleil !

Ajoutons que l'infortuné Montmaur, plus heureux que Voiture, ne fut berné qu'en effigie et put s'en ébaudir tout à son aise, avec son régiment d'*Equivoques*.

(1) Lettre à M^{lle} de Bourbon, depuis duchesse de Longueville.

Que d'exagération, et quel parti pris de sottes inventions, de plates calomnies, de vilénies et de scélératesses, dans cette ridicule campagne, et comme-on se sent porté malgré soi, à la distance où nous sommes, avec nos idées et nos sentiments modernes, à prendre le parti de la victime, et à rire de dépit, en songeant que ce misérable, convaincu de plusieurs crimes, digne de la potence, fut condamné au supplice de la *berne ordinaire* !

IX

Furetière, qui, dans sa *Nouvelle Allégorique*, fait le désintéressé et met, tout en se dissimulant, les autres en avant contre Montmaur, lui a décoché l'épigramme qui suit :

Montmaur ne trouve dans la Bible
Rien d'incroyable ou d'impossible,
Sinon quand il voit que cinq pains
Rassasièrent tant d'humains
Et que, pour comble de merveilles,
Il en resta douze corbeilles.
Bon Dieu, dit-il, pardonnez-moi :
Le miracle excède ma foi.
Sans doute le texte ajoute :
Que n'étais-je là pour le voir !
Je ne crois pas que son pouvoir
Eût fait rester une croûte.

J'aime mieux cette épigramme du *Valesiana*, qui nous donne, en un raccourci de quelques vers, le portrait du Parasite en quête d'un dîner :

Hic, quem togatum cernitis, hominem longum,
Laterà caballi calcibus fatigantem,
Non est patronus, properus ad forum tendens ;
Non municeps, entum ambiens magistratum ;

Non medicus, cegros circuire maturans ;
Non in senatu litigans minor judex ;
Non ex cathedrâ presbyter locuturus,
Sonitû canori qui vocatus est æris ;
Non pœdagogus, nunc quidem. Quis est ergo ?
Parasitus ad convivium ire festinans.

Je cite encore, entre mille, celle-ci, qui est une parodie amusante du célèbre mot de Titus :

Cum forte quondam, more non suo, ferus
Mensam petisset, ac rediret impransus ;
Feriens femur Nigrinus, et oculos tollens,
Ah me misellum ! perdidit diem, dixit.

Ces épigrammes, du moins, étaient de bon aloi et ne manquaient pas d'une certaine saveur. Sur ce terrain, le parasite se défendait vaillamment, à coup de bec, n'étant jamais en retard ni à court. Ses réparties étaient vives et caustiques ; elles rappelaient parfois, par la précision et le mordant, un de ses maîtres favoris en l'art de l'épigramme, le poète Martial. « Mes amis, disait-il, fournissez la viande et le vin ; moi, je fournirai le sel. »

Il en voulait surtout, avons-nous dit, aux savants présomptueux et aux méchants rimeurs. Un jour, chez M. de Mesme, à souper, comme un poète médiocre vantait fort des vers qu'il avait composés à la louange du lapin, Montmaur, impatienté, lui dit brusquement : « Ce lapin-là n'est pas de garenne ; servez-en d'un autre. » Si les convives riaient et parlaient trop haut, il s'écriait : « De grâce, messieurs, faites silence ; on ne sait ce qu'on mange. »

Un autre jour, chez le même personnage, notre homme se trouva en présence d'une véritable conjuration tramée contre lui, et il la déjoua avec son à-propos ordinaire. C'est Bayle qui raconte l'anecdote : « Un avocat, fils d'un huissier, lia une partie avec quelques amis pour mortifier Montmaur, qui devait dîner chez

le président de Mesme. L'avocat et ses amis étaient convenus de garder la parole tout le temps, se relevant les uns et les autres, et sans qu'il fût possible à Montmaur de placer un mot. Ce dernier n'eut pas plutôt paru dans le salon, que l'avocat cria : *guerre, guerre !* « Vous dégénérez bien, répliqua le professeur, car votre père ne fait que crier : *paix-là, paix-là !* »

Si Montmaur avait eu des disciples comme Ménage, ou des amis comme Voiture, nous n'en serions pas à glaner, çà et là, quelques anecdotes ; il nous aurait laissé, Bayle n'en doute pas, un *Montmauriana* intéressant, plein de faits, de citations, de jugements sur les nombreuses matières où s'étendaient ses connaissances. Cette heureuse fortune lui fit défaut. Nous en sommes réduits aux facéties, aux bons mots et propos de table de cet inépuisable et malin discoureur. Ils sont épars un peu partout, et bon nombre sont devenus la monnaie courante des conversations badines. S'il plaisait à un éditeur d'en publier le recueil, on pourrait mettre en tête, pour en marquer la nature d'esprit, en guise d'épigraphe, la pensée bien connue de Pascal, altérée et détournée de son sens, comme il était de mode dans les Allusions : *l'homme est un roseau qui mange*, ou celle-ci, de Vauvenargues : *les grandes pensées viennent de l'estomac* ; ou bien, la maxime de Buffon : *la bedaine c'est l'homme*.

M. Bosvieux nous donne, comme il suit, la liste de divers *Avis, Problèmes et Apophtegmes*, qui coururent ou furent publiés sous le nom de Montmaur.

AVIS DE MONTMAUR.

Avis aux minimes et autres religieux de contre-faire souvent les malades, pour avoir lieu d'être à l'infirmerie et de manger de la chair.

Avis aux médecins de donner dispense de faire le carême à tous ceux qui le leur demanderont.

Avis aux gens riches et opulents de tenir toujours bonne table, et de nourrir plutôt des hommes que des chiens.

Avis à Messieurs du parlement de prendre le nom de Cénateurs, où il est démontré que les Romains n'ont triomphé que par le mérite de ceux qui ont porté ce nom.

Avis aux curés de se trouver toujours aux noces et aux baptêmes.

Avis à ceux à qui l'on présente quelque chose de ne choisir jamais, de peur d'être obligés, par civilité, de prendre le pire.

Avis aux laquais de changer souvent les assiettes des niais qui se les laissent emporter par civilité, et surtout de prendre le temps où l'assiette se trouve bien chargée.

On lui attribua aussi les *Problèmes* que nous allons rapporter :

ON DEMANDE

1^o S'il faut prendre médecine ou non ?

Oui, parce que c'est avaler. — Non, parce que les médecines vident l'estomac.

2^o S'il faut se curer les dents, ou non ?

Oui, pour les empêcher de pourrir. — Non, parce que c'est ôter quelque chose de la bouche.

3^o S'il faut mâcher, ou non ?

Oui, parce que c'est jouir plus longtemps du plaisir de manger. — Non, parce que c'est perdre quelques autres morceaux qu'on aurait eu le temps de manger.

4^o S'il faut se marier, ou non ?

Oui, parce qu'on fait festin. — Non, parce que c'est prendre une femme qui, tout le reste de sa vie, mange la moitié du diner.

5° *S'il vaut mieux avoir une langue que de n'en point avoir ?*

Oui, parce que la langue sert à demander à boire et à manger. — Non, parce qu'elle emplit la bouche, et fait perdre à table du temps à parler.

6° *S'il faut faire des sauces, ou non ?*

Oui, parce que cela donne bon goût aux viandes. — Non, parce que cela ne sert qu'à faire manger aux autres ce que l'on mangerait sans sauce.

7° *Lequel vaut mieux de danser ou de chanter ?*

Il vaut mieux manger.

8° *Lequel vaut mieux de dîner ou de souper ?*

Ni l'un ni l'autre ne sont bons ; il ne faut faire qu'un repas qui dure tout le long du jour.

Ses *Apophtegmes* font encore le tour et les délices des tables en gaité :

Il disait qu'un œuf valait mieux qu'une prune, une grive que tous deux, un pigeon que tous trois, un poulet que tous quatre, un chapon que tous cinq, et ainsi en proportion.

Un jour qu'il avait bien soif et qu'on ne trouva point d'autre vaisseau pour lui donner à boire qu'un seau plein de vin, il le tira tout d'une haleine *et negavit se unquam jucundiùs bibisse* ; faisant allusion à ce roi qui dit la même chose, étant contraint de boire dans le creux de sa main, faute d'autre vase.

Comme on parlait d'une grande mortalité : tant mieux, s'écria-t-il, plus de morts, moins de mangeurs ! Il ne reconnaissait pas d'autres ennemis.

Allant d'aventure dîner chez un évêque : *Pastoriseset*

pascere, lui dit-il : Monseigneur, je viens dîner avec vous.

On lui reprochait un jour d'avoir les yeux plus grands que la panse : Non pas, répondit-il, quand j'en aurais cent.

Il disait que Pâques et Noël sont les deux meilleurs jours de l'année : Pâques, à cause qu'il est le plus éloigné du carême, et Noël, parce qu'on y déjeûne dès minuit.

Il disait souvent qu'il est de la majesté d'un roi de dîner à toutes ses tables.

Il comparait les courtisans aux plats qu'un maître d'hôtel met sur la table, dont les uns sont tantôt les premiers et tantôt les derniers et qui se trouvent tous confondus quand on vient à laver les écuelles.

Il appelait les rots (*ructus*) des propos de table.

Il répondit à quelqu'un qui lui reprochait de manger autant que deux, que c'était à Sparte la marque des rois.

On lui demandait un jour ce qu'il fallait faire pour se bien porter : Trois choses, répondit-il, bien manger, bien manger et bien manger.

Un jour qu'il mangeait du potage, quelqu'un lui observa qu'il se brûlait : Oui, répondit-il, mais je mange.

Comme on lui disait une fois qu'il fallait se tenir à table sans se remuer et sans prendre autre chose que ce qui est devant soi, il répondit que si les Espagnols n'eussent jamais voyagé, ils n'auraient pas gagné l'or des Indes.

Il disait que, pour faire que les jours d'hiver fussent aussi grands que ceux d'été, il ne fallait que jeûner jusqu'au soir.

On lui demandait pourquoi il cherchait ainsi les

festins : C'est, répondit-il, parce que les festins ne me cherchent pas. Il ajouta que nos pères avaient appelé leurs festins du mot latin *festinare*, pour montrer qu'il faut toujours se hâter d'y aller.

Une autre fois qu'il était bien malade, et qu'on le croyait près de mourir, on lui faisait des réprimandes sur ce qu'il buvait trop pour un homme qui approchait de sa dernière heure ; il répondit qu'il ne buvait tant que pour faire *jambes de vin*.

Un jour que son confesseur lui remontrait que les saints avaient eu bien de la peine à aller en paradis même en jeûnant : Je le crois aisément, dit-il, il y a bien loin pour y aller sans manger.

Voilà les *reliquiæ* de notre compatriote. C'est égal, pour un savant en *us*, un professeur du collège royal et un humaniste accompli, le legs est drôle, peu estimable. La faute en est à Montmaur. Il a donné trop de place à la langue, pas assez à la plume. Il a laissé faire et laissé passer. Il a endossé toutes les bêtises des hommes d'esprit de son temps. Ses adversaires ont seuls la parole devant la postérité. Il est puni de son indifférence ou de sa paresse. Mais aussi, pourquoi ce gourmand a-t-il tout gardé pour lui ?

X

L'érudition de Montmaur lui avait ouvert, en 1623, les portes du collège de France. Les quelques années écoulées de 1617 à 1623, il les avait passées, sans trop d'interruption, au service du maréchal de Praslin, en qualité de précepteur. Son cours de langue grecque était apprécié des hommes compétents. Ses leçons, nourries de faits, éclairées par une critique

judicieuse, étaient assaisonnées et relevées par des citations faites à propos, de piquants aperçus, de malignes excursions dans la littérature contemporaine.

Montmaur était non seulement un érudit de la bonne et vieille roche, mais il passait encore pour un esprit ingénieux, pour un maître dans l'art de comprendre et d'expliquer les Lettres anciennes. Il était aussi de la famille des curieux, fureteur d'*anas*, collectionneur d'anecdotes, à l'affût des historiettes à la Tallemant, très au courant des nouvelles de chaque jour, de celles surtout qui intéressaient la science et les arts. Sa mémoire retenait tout, et répandait ensuite ses trésors, avec une abondance intarissable, dans les cercles qu'il fréquentait, dans sa chaire de professeur, aux tables dont il était. Son cours, tout savant qu'il fût, se ressentait naturellement de ses goûts, de son humeur, était traversé de caprices et de mots à l'emporte-pièce. De là, ses succès et ses revers.

Notre professeur tenait des Estienne par l'érudition, de Rabelais par la panse gouailleuse et gaillarde, de Bussy-Rabutin par l'esprit acéré et agressif; il se rattachait au marquis de Bièvre par la manie et le menu fretin des bons mots; le mélange ne produisait pas toujours une bonne liqueur.

Tout lui était matière à plaisanterie. Il se faisait un jeu de dissenter et de batailler *omni re scibili et quibusdam aliis*; sérieux pourtant à ses heures comme un Casaubon et un Naudé; armé en guerre comme un preux et hérissé de sarcasmes; un type des plus complexes, relevant plus du xvi^e que du xvii^e siècle; une personnalité vigoureuse, pantagruélique, excessive en tout; un mélange singulier de bon sens et d'ironie, de farce et de force, de savoir à fond et d'hyperbole à outrance; un original enfin, dans la bonne et la mauvaise acception du mot, sans ancêtre et sans copie; un original tel que le siècle le plus fécond en originaux de tout genre n'en a produit qu'un seul, Pierre de Montmaur le limousin.

XI

Cette chaire de langue grecque, dont il fut pourvu en 1623, appartenait, depuis quelque temps déjà, à des Limousins. Dorat l'avait occupé vers la moitié du xvi^e siècle. Il fut remplacé, en 1567, par Nicolas Goulu, qui avait épousé sa fille, Magdeleine Dorat, une personne de mérite, d'une rare instruction, possédant les langues latine, grecque, espagnole et italienne. Il y a des hasards comiques dans la vie. C'est à Goulu que Montmaur succéda.

Il logeait au collège de Boncour. Ce collège était situé en un lieu élevé, sur la montagne Sainte-Genève; et le logement, qu'il y occupait, se trouvait, disait-on, dans les combles. On prétendit, à l'époque, qu'il ne l'avait pris que pour mieux voir les fumées des cuisines de Paris. Feramus, dans ses *Macrini parasito grammatici*, dit à ce sujet :

Quâ posuit stabiles parisina Academia sedes
In monte excelso, mons eminet altior. Illic
Exiguâ parvos habitat mercede penates.
Non illuc studia, et docti vicinia phœbi,
Pellexere hominem, sed ut hinc toti incubet Urbi,
Majores que alto speculetur vertice fumos,
In tua jejunos ruiturus prandia, *Memmi*,
Vel famosa tuæ, *Bonnelli*, fercula mensæ,
Seu vestras, *Hanequine*, dapes tantâ arte paratas,
Et quicumque alii mensâ præstatis opimâ
Luculli illustres, mæcenates que beati.

Si Montmaur était bien placé pour découvrir la fumée des cuisines de Paris, il était exposé à l'inconvénient d'avoir tout un voyage à faire pour se rendre dans les maisons où il avait coutume de dîner. La crainte d'arriver en retard le déterminait, s'il faut en

croire la chronique, à faire emplette d'un cheval. Balzac raconte ainsi l'anecdote (1) : *Equum sibi comparavit, qui, quoniam Becodianâ in scholâ quam parnassum parisiensem Ronsardus vocare solebat, stabulabatur, Pegasus est appellatus; de quo carmen est Spessei*. Ménage le représente plaisamment, vers le milieu du jour, long et blême, monté sur une Rossinante richement caparaçonnée, après laquelle aboie une meute de chiens; le Parasite pique des deux sa bête étique, tout en tenant les regards fixés sur une horloge qui marque midi; son air piteux semble dire : Ah ! mon Dieu, que mon cheval m'épargne la douleur d'arriver en retard !

Scilicet esuriens duodenam ut suspicit horam,
Parceret heu tardo num parasitus equo.

Je ne voudrai pas terminer, sur cette facétie, une étude qui, si elle n'a pas la prétention de réhabiliter Montmaur au delà de la mesure indiquée par Bayle, s'est attachée à le montrer sous un jour équitable, à faire ressortir également les injustices dont il fut abreuvé, les torts de sa conduite, les qualités et les travers de son esprit.

Un des meilleurs arguments qu'on puisse invoquer, en sa faveur, contre les fictions plaisantes ou injurieuses de ses adversaires, et qui prouvent le plus clairement ses mérites comme professeur et savant, c'est qu'il conserva sa chaire jusqu'à sa mort, pendant vingt-cinq ans.

Pierre de Montmaur mourut le 7 septembre 1648. La même année vit disparaître Voiture. Balzac tarda peu d'années à les rejoindre. Le combat finit faute de combattants.

Notre professeur eut le sort qu'il s'était fait. Il

(1) Balzac : *Vita Mamurræ*, p. 29.

aurait pu laisser d'importants ouvrages, un nom grand et respecté. Sa trace, des plus légères, est à peine venue jusqu'à nous. Il porte la peine de ses péchés. Comme les cheminées des cuisines de Paris, qui, au dire de Feramus, absorbèrent si longtemps son attention, le savant Montmaur s'en est allé en fumée.



— 505 —